



Etats-Unis

L'album prophétique de Lucky Luke : Trump, c'est L'Empereur Smith !

Parue en 1976, la bande dessinée signée Morris et René Goscinny racontait déjà par le menu les excès de l'actuel président américain.

Un homme d'affaires américain dont le nom tient en cinq lettres et qui se lance en politique, ça vous dit quelque chose ? Un dirigeant narcissique, imprévisible et querelleur qui vit dans une réalité parallèle : vous y êtes ? Ce personnage a, en outre, échappé de justesse à un attentat... Et cependant, il ne s'agit pas de Donald Trump mais d'un précurseur lointain, Dean Smith, un égocentrique pathologique doublé d'un mégalomane qui s'autoproclama « empereur » des Etats-Unis voilà plus de cent cinquante ans.

Aussi invraisemblable que cela paraisse, ce César a vraiment existé. De son vrai nom Joshua Abraham Norton, cet individu né en Grande-Bretagne en 1819 a débarqué à 30 ans à San Francisco, où il a fait fortune dans l'immobilier. Mais, ruiné quelques années plus tard, il en perd la raison. C'est alors qu'il se proclame Norton I^{er}, « empereur des Etats-Unis et protecteur du Mexique ». Il fait l'objet de plaisanteries, les gens lui envoient des télégrammes signés de chefs d'Etat... Célébrité locale, il s'attire néanmoins la sympathie générale. A sa mort en 1880, 10 000 personnes assistent à ses obsèques.

En 1976, Morris et René Goscinny ravivent sa notoriété sous le nom de Dean Smith, personnage principal du 45^e album de Lucky Luke, *L'Empereur*

Smith. Prémonitoire, la bande dessinée du dessinateur belge et du scénariste français annonce, cinquante ans avant Trump, l'atmosphère populiste qui imprègne aujourd'hui les Etats-Unis. Car l'empereur Smith, imprévisible et intempêtif, gouverne comme Trump : de manière autoritaire, selon son bon plaisir, en s'imposant par des menaces, à coups de déclarations fracassantes.

Même s'il n'a été élu et l'autre pas, le parallèle saute aux yeux dès la deuxième planche de la BD. On y voit Smith en costume d'apparat faire son entrée dans un saloon aux cris de « Vive l'empereur ! » tandis que son entourage multiplie les courbettes. « Quelle est cette mascarade ? » demande Lucky Luke, accoudé au comptoir. Réponse du barman : « Mascarade ? Vous vous rendez coupable du crime de lèse-majesté mon petit pote ! » Au fil des pages, on lit un portrait « en creux » de l'actuel locataire de la Maison-Blanche, sensible à la flatterie et aux honneurs - Trump, rappelons-le, vise le prix Nobel de la paix.

Le scénario est cocasse. Dans la petite ville de Grass Town, un riche éleveur devenu doux-dingue s'imagine être l'empereur des Etats-Unis. Grâce à sa fortune, il engage des collaborateurs, lève une petite armée et règne sur un cabinet resserré composé de subordonnés serviles.

Amusés par la folie du personnage, qu'ils jugent inoffensif, les habitants se prennent au jeu et font semblant de le prendre au sérieux. Ce qui plonge « l'empereur », encore davantage, dans une réalité alternative. Et accentue son penchant autoritaire. Bientôt, la situation s'envenime, la population se divise violemment. Comme actuellement.

« Nous n'aimons pas que nos ordres soient discutés », explique Smith qui parle de lui à la troisième personne et s'entoure de flagorneurs intéressés. Rares sont ceux qui - à l'instar de l'ex-sénatrice républicaine Liz Cheney contre Trump - s'opposent à son autorité. Seul le juge Barney s'y risque, avec l'aide de Lucky Luke. « Arrêtez ce cirque ! » s'écrie le magistrat de Grass Town. Mal lui en prend : la vindicte du rancunier Smith s'abat aussitôt sur lui (il est arrêté et emprisonné). D'autres notables subissent les foudres de l'autocrate. Trump, lui, a récemment menacé des cabinets d'avocats, des juges soupçonnés d'hostilité à son égard, des élus démocrates et l'ex-général Mark Miley qui l'avait qualifié de « fasciste » et de « personne la plus dangereuse du pays ».

A l'instar du président actuel vis-à-vis du Canada, du Groenland ou de ses alliés européens, Smith multiplie les pressions et intimidations. Mais son arme favorite, c'est l'ultimatum. Le maître (autoproclamé) de « l'art du deal » n'a donc rien inventé. Afin de briser une manifestation à Grass Town, le monarque lance un ultimatum puis envoie l'armée mater les protestataires. C'est exactement ce qui s'est produit cet été lorsque Trump a fait donner la garde nationale à Los Angeles contre les manifestants opposés aux expulsions



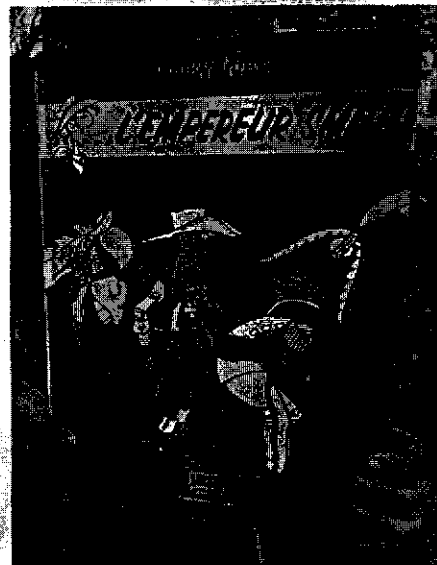
de clandestins... Toutefois, l'arme de l'ultimatum n'est pas toujours dissuasive, comme le montrent les dates butoirs fixées par Trump dans l'espoir de mettre fin à la guerre en Ukraine, d'obtenir la libération des otages du Hamas (l'organisation terroriste en détient toujours une cinquantaine) ou de négocier des tarifs douaniers avec le monde entier. Le 11 août, la Maison-Blanche a repoussé pour la deuxième fois l'ultimatum fixé à la Chine dans la négociation sur les barrières commerciales...

Cédant à une lubie, Smith fait de Grass Town la capitale des Etats-Unis et y organise un « bal de l'empereur ». « Grass Town, c'est Mar-a-Lago !, sourit l'historienne des Etats-Unis Françoise Costé pour qui « la résidence privée du président – qui est également un country club peuplé de courtisans – est devenu l'épicentre de la vie politique ». A la planche numéro 33, Goscinny fait dire à Smith : « C'est d'ici que partira la reconquête des Etats-Unis ! » Et les promoteurs immobiliers – le même métier que Trump – se frottent les mains. « Devenir la capitale va nous amener beaucoup de monde », se réjouit l'un. « C'esera bon pour les affaires », prédit un autre. « Le prix des terrains va monter », calcule un troisième. « Vous pensez qu'on va construire un capitolé ? » interroge encore un autre spéculateur en chapeau haut-de-forme.

Plus ressemblante encore est la façon de promouvoir des farfelus aux hautes responsabilités. Sur un coup de tête, sa majesté bombarde un repris de justice aux commandes du ministère des Affaires étrangères ; un autre de ses proches devient « prince de Phoenix » ; et Lucky Luke (qui refuse) se voit proposer le titre de « duc de Houston ». Des nominations guère moins

surprenantes que celles du promoteur immobilier Steve Witkoff au poste de négociateur en chef avec Vladimir Poutine et le Hamas, du présentateur télé Pete Hegseth au Pentagone (qui compte 2,5 millions d'employés militaires et civils) ou de l'antivax Robert E. Kennedy à la Santé. Mais, comme le savent les propriétaires de journaux et de réseaux sociaux, des personnalités aussi controversées que Smith ou Trump présentent l'avantage de regonfler les tirages et les audiences. « Eh, patron ! C'est formidable ! Il est complètement marteau ce Smith, le journal va se vendre comme des petits pains ! » déclare le rédacteur en chef du *Grass Town Guardian*.

L'aspect prophétique de *L'Empereur Smith* ne tient pas du hasard. « Pour y avoir vécu sept ans chacun sur une période allant



A l'instar de Trump, Smith promeut des farfelus aux plus hautes responsabilités.

Seule différence entre Smith et Trump : le bureau de l'un est carré, l'autre ovale.

de 1945 à 1955, Goscinny et Morris connaissent très bien les Etats-Unis. Ils s'y sont d'ailleurs rencontrés (dans le Connecticut) et Morris s'y est marié », raconte Jérôme Dupuis, coauteur de *La Véritable histoire des éditions Dupuis* (2024), consacré à la première maison d'édition de Lucky Luke [NDLR : l'auteur n'a pas de lien de parenté avec l'éditeur]. « A l'époque, poursuit cet expert en BD, Morris passait sa vie à la New York Public Library à lire des livres sur le Far West et à regarder des westerns. C'est là qu'il a découvert Jesse James, Billy the Kid ou le colonel Drake, que l'on retrouve dans différents albums de Lucky Luke. Peu après son arrivée, Morris se rend dès 1949 au Mexique, où il découvre les « zopilotes » (vautours noirs charognards) et les paysages de cactus.

Tout comme Goscinny, il fréquente brièvement, à Manhattan, l'équipe originelle du magazine de BD américain *Mad*, lancé en 1952 et pionnier en matière de second degré, de « running gags » et d'humour absurde. « On trouve dans *L'Empereur Smith* tout ce qui intéresse Morris et Goscinny : la bêtise humaine, la lâcheté des foules, l'exaltation collective, l'obséquiosité vis-à-vis des puissants, les appareils du pouvoir. Une source inépuisable de parodies et de gags ! conclut Jérôme Dupuis. Pour Astérix comme pour Lucky Luke, le scénariste puisait des éléments dans le réel qu'il déclinait de façon loufoque. » Comment lui et Morris auraient-ils pu imaginer qu'un demi-siècle plus tard, la loufoquerie serait au pouvoir ? *

AXEL GYLDÉN